

Discours du récipiendaire :
« Comment raconter un voyage sans ennuyer ses auditeurs »

Guillaume de DIEULEVEULT

Lauréat du prix Roger Béciaux 2019 de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

Vous l'avez sans doute tous déjà remarqué : les récits de voyage sont généralement assez ennuyeux. Que ce soit le simple compte-rendu des dernières vacances de votre voisin de palier ou l'histoire d'une aventure exceptionnelle vécue dans quelque endroit sauvage à l'autre bout du monde : le talent du narrateur est rarement à la hauteur de l'expérience qu'il a vécue. J'ai voulu profiter de la chance que j'ai de pouvoir m'exprimer aujourd'hui devant vous pour vous raconter comment j'ai essayé de raconter ce voyage en Algérie sans provoquer chez mon lecteur d'irrésistibles bâillements.

Tout a donc commencé dans l'appartement que j'avais loué à Oran. Il se trouvait dans le cœur de la ville, à deux pas de ce que l'on appelait anciennement la place des Victoires, et qui est désormais la place Benabdelmalek Ramdane. Il était dans une petite rue toute calme et qui courrait, parallèle au boulevard. Les trottoirs faisaient à peine une vingtaine de centimètres de large. Ils étaient si étroits que les rares passants qui empruntaient cette ruelle étaient obligés de marcher sur la chaussée, ce qui conduisait les voitures à signaler leur arrivée par de brefs coups de klaxons. Il résultait de cela que, depuis les fenêtres ouvertes de cet appartement, le calme de la ruelle était rythmé par une alternance de bruits durs et de bruits doux, frottements de pieds dans la poussière, coups de klaxons, passage de la voiture, et à nouveau le frottement des pieds et ainsi de suite.

Je découvrais cette petite musique dès mon arrivée dans cet appartement. Cette musique me saisit immédiatement par sa familiarité, je l'avais déjà entendue dans bien des villes méditerranéennes, ou dans des villes arabes, mais elle me saisit aussi par son exotisme car elle ne ressemblait en rien à celle que je peux entendre lorsque j'ouvre les fenêtres de mon appartement de la région parisienne.

Depuis la cour intérieure de cet immeuble montaient aussi à moi d'autres bruits domestiques et inhabituels, comme le glissement humide d'une serpillière sur des carreaux lavés à grandes eaux, les froufrous de plumes de pigeons, chassés par une femme qui étendait du linge. Parfois, un oiseau marin passait au-dessus de l'immeuble en poussant un cri aiguë et au-delà, par-delà toute cette symphonie simple que généraient cette ruelle et cet immeuble d'Oran, s'élevait le grand souffle de la ville.

C'est ainsi, assis sur une chaise, dans la cuisine de cet appartement anonyme où je m'apprêtais à passer quelques jours en vue d'écrire ce livre, que j'ai découvert Oran, par la magie de ces petits bruissements qui composent le tissu sonore d'une ville. Assis sur cette chaise, immobile et silencieux, je me laissais surprendre par l'irruption impromptue d'un bruit ou d'un autre, par un cri d'enfant, par une voix de femme, une brève discussion dans cette langue inconnue, et je ressentais ainsi, avec une intensité qui ne cessera jamais de me combler, ce que c'est de voyager.

J'avais à la fois beaucoup à faire, et pas grand-chose à faire. Je devais rentrer d'Oran avec la matière d'un livre. Et je n'avais pour cela qu'un seul moyen bien maigre et qui est le moyen des écrivains-voyageurs – si vous me permettez de m'inscrire moi-même au sein de cette grande famille – et ce moyen c'est celui de la flânerie, les mains dans le dos, le nez en l'air, avec un petit carnet et un stylo que l'on garde sur soi pour se

donner l'impression que l'on est bien en train de travailler et que l'on sort de temps à autre pour noter sur le vif quelques idées, quelques impressions.

Pour contrer cette peur du vide qui peut vous saisir lorsque vous vous présentez face à une ville inconnue avec une telle prétention, je me levais tôt. Il y avait au carrefour de la ruelle voisine quelques boutiques, une épicerie, une boulangerie et je me mêlais dès le matin à la première vague de clients qui venaient là pour acheter des baguettes fraîches, des croissants, les journaux. Je les imitais et je remontais dans ma petite cuisine les bras chargés de tout un tas de choses que je déposais sur la table et lorsque j'avais terminé mon petit-déjeuner, je poussais du revers de la main ces choses encombrantes, je faisais un peu de place pour sortir un deuxième cahier, plus grand et plus imposant que le petit carnet, un cahier avec une belle couverture noire, un beau papier couleur d'ivoire et là, dégageant l'espèce d'élastique qui le maintenait fermé, dans le clair-obscur de cette petite cuisine, je notais la date et le lieu puis je m'efforçais de raconter avec le plus de précision possible tout ce que j'avais fait la veille.

Mon premier carnet, le plus petit, restait généralement fermé sur un coin de la table et lorsque je l'ouvrais pour voir ce que je pourrais y glaner d'intéressant, il me semblait que les idées et les impressions que j'avais notées dans l'émotion ou l'urgence de l'instant, ne correspondaient plus à ce que j'avais retenu, qu'elles ne correspondaient plus à ce qui me semblait désormais primordial, qu'elles ne s'inscrivaient plus naturellement dans le fil du récit qui était en train de naître sur les pages de ce grand cahier que je remplissais méthodiquement. De manière naturelle, j'avais déjà commencé à faire la part de ce qui était important et de ce qui ne l'était pas.

J'écrivais ainsi pendant une heure ou deux puis, lorsqu'il me semblait avoir épuisé tout ce que la journée de la veille avait à m'offrir, je refermais mon cahier et je m'apprêtais à sortir pour de nouvelles heures de promenade mais avant de partir je ne manquais jamais de vérifier la présence dans la poche de ma veste, du petit carnet qui venait pourtant de me prouver sa complète inutilité.

Après avoir soigneusement refermé la porte de mon immeuble, j'étais dans la rue, j'humais l'air neuf de la matinée et c'était comme si tout recommençait à zéro, j'avais déjà envie de saisir ce petit carnet pour y noter des choses banales telles que : ça sent la poussière chaude, le petit chat du voisin passe son temps à fouiller les poubelles, la vieille dame d'en face ne perd rien de mes allées et venues, etc.

Sans avoir d'endroit précis où aller ni de choses à faire, j'étais très occupé. Je savais clairement ce que je cherchais. Outre quelques livres d'histoire et de littérature, un vieux guide des rues d'Oran, j'avais emporté avec moi deux phrases que je me répète toujours précieusement quand je suis en voyage. La première, je la dois à l'écrivain voyageur Nicolas Bouvier. Il définissait son travail de la manière suivante : « l'œil qui écrit ». La seconde, je la dois à Daniel Rondeau, je l'ai trouvée dans un petit livre qu'il a consacré à Alexandrie et que j'ai découvert alors que je vivais en Egypte et c'est l'expression suivante : « ce qui fut, n'est plus et pourtant demeure ». C'est une expression parfaitement adaptée à Alexandrie où se superposent, sans qu'on puisse les voir au premier coup d'œil, les strates de l'histoire. Mais c'est aussi une expression qui convient à bien des villes méditerranéennes et je savais, sans jamais avoir mis les pieds à Oran ni Alger, que ces villes ne feraient pas exception.

Armé de ces deux outils, je tachais de comprendre ce qu'Oran avait à me raconter. Les écrivains sont d'excellents alliés pour comprendre une ville ou un paysage et si vous me permettez je vais faire une courte digression et quitter l'Algérie pour une région plus lointaine, le grand nord canadien.

Il se trouve qu'il y a quelques années j'ai descendu en canot une partie du grand fleuve Yukon, qui naît en Colombie Britannique, dans l'ouest du Canada, file plein nord

à travers le territoire du Yukon puis oblique vers l'ouest et traverse tout l'Alaska avant de se jeter dans l'Océan Pacifique. Nous étions quatre canots et nous avons pagayé pendant deux semaines, de l'ancienne cité minière de Dawson jusqu'à une localité d'Alaska appelée Circle City. Les pionniers lui avaient donné ce nom parce qu'ils la croyaient posée sur le cercle polaire. Les paysages que nous avons traversés étaient splendides : de hautes collines à perte de vue, couvertes d'aulnes et d'épinettes. La nature sauvage. Pas un être humain. Au milieu de tout cela il y avait cet immense fleuve qui serpentait majestueusement. Il y avait des loups, des ours, des orignaux, des castors. Nous avions le sentiment d'être les premiers pionniers.

C'était évidemment une impression trompeuse et nous le savions bien. Pour ma part je le savais d'autant mieux que depuis l'enfance je suis un lecteur assidu d'un certain Jack London et je savais donc fort bien que ce paysage vierge en apparence était en réalité chargé, surchargé, de toute la mythologie du grand nord que lui a légué Jack London. Ces collines et ce fleuve sauvage qui courait de Dawson à Circle City, c'est exactement là que se déroule l'épopée de Radieuse Aurore, le chercheur d'or, que s'est déroulée l'aventure de Buck, le chien domestique qui redécouvre sa part de loup au contact de l'immensité sauvage, que se déroule l'histoire de cet homme qui va mourir pour n'avoir pas su allumer un feu et qui s'appelle construire un feu. Toutes ces histoires que j'avais lues enfant et redécouvertes des années plus tard formaient une sorte de décor qui se superposait à celui que j'avais sous les yeux. Quand vous voyagez en canot sur un fleuve, les journées sont à la fois intenses et semblables les unes aux autres si bien que mes compagnons de voyage me demandaient souvent comment j'allais m'y prendre pour raconter notre aventure – il s'agissait d'un reportage pour le Figaro Magazine.

Je n'étais pas inquiet : je savais bien que grâce à Jack London, grâce à Buck, à Radieuse Aurore et aux milliers de chercheurs d'or qui avaient écumé cet endroit, je ne manquerais pas de matière pour faire parler ce paysage.

A Oran comme à Alger, c'était à peu près la même chose mais j'avais cette fois-ci pour compagnons de voyage d'autres écrivains qui, au fil des 132 années de présence française en Algérie, s'y sont succédés. Je ne vais pas tous vous les citer mais on peut évoquer Tocqueville, Maupassant, Alphonse Daudet qui a tiré de son voyage en Algérie le formidable Tartarin de Tarascon, Montherlant... et bien sûr, le fils du pays, Albert Camus.

Albert Camus a été très sévère avec Oran, je crois qu'il lui reprochait son côté bourgeois, son côté satisfait. Je crois qu'il a choisi d'y situer « La Peste » parce qu'il estimait que ce qui manquait à Oran c'était justement d'avoir vécu un de ces drames qui donnent une intensité particulière, une épaisseur historique à un lieu et je crois que Camus aurait été bien moins sévère avec Oran s'il avait pu vivre jusqu'à la fin de cette terrible tragédie qu'a été la guerre d'Algérie, car comme vous le savez sans doute la population d'Oran a été terriblement frappée par la guerre d'Algérie, que ce soit la population musulmane (c'est ainsi qu'on appelait alors les Algériens) ou la population européenne.

Pour ma part, je savais, sans bien connaître les détails, ce qui s'était passé à Oran dans les derniers mois de l'Algérie française : les attentats de l'OAS et du FLN, la ville coupée en deux, les massacres de la population européenne du 5 juillet 1962, puis l'exode, dans la panique et la confusion, de tout un peuple qui devait quitter du jour au lendemain, avec la certitude de ne plus jamais y revenir, le pays où il avait vécu. Cette histoire n'est pas la mienne ni celle de ma famille et pourtant, à peine avais-je posé le pied en Algérie qu'elle me sautait à la figure.

Il y a sans doute une part de déformation professionnelle mais pas seulement. Je crois que j'avais retrouvé dans les rues d'Oran un peu de notre passé commun à nous, Français, un passé terrible et sanglant et plus ou moins dissimulé comme un secret de famille. Je ne pouvais m'empêcher de penser aux drames qui s'étaient déroulés dans ces rues. Je vous rappelle mon mantra : chercher ce qui fut, n'est plus et pourtant demeure. Et je n'avais de cesse de superposer au paysage de cette ville celui d'une ville ancienne, à l'animation quotidienne et bonhomme de ces rues algériennes, le souvenir d'une ville européenne, puis d'une ville marquée par la guerre.

C'est ainsi que, progressivement, je me suis laissé gagner par le souvenir de quelque chose que je n'avais pas connu : cette ville française en Afrique du Nord, cette guerre, cet exode. Puis, grâce à l'accueil et à la générosité de mes amis oranais, j'ai fait la part des choses. J'ai compris que cette ville d'Oran telle qu'elle se donne à voir aujourd'hui, avec ses cicatrices et son histoire dramatique, possède bien ce supplément d'âme, qu'elle possède la gravité des vieilles villes chargées de passé, cette forme d'épaisseur tragique qui était précisément ce qu'Albert Camus lui déniait.

En réalité je n'ai pas compris cela immédiatement. Il a fallu faire tout le voyage, découvrir Alger, rentrer en France. La semaine qui a suivi mon retour j'ai épinglé devant ma table de travail trois grandes cartes. Une carte de l'Algérie, une carte d'Oran, une carte d'Alger. J'ai sorti mon petit carnet et mon grand cahier noir. Je les ai déposés sur ma table. J'avais pour projet de recopier sur mon ordinateur les pages du grand cahier noir, telles qu'elles. Je pensais avoir suffisamment travaillé le récit pour pouvoir me contenter de cela. C'était un travail fastidieux auquel j'ai consacré plusieurs longs week-ends d'hivers. Mais au fur et à mesure des jours, le texte que j'avais péniblement composé sur le papier m'est apparu, sur l'écran de mon ordinateur, singulièrement ennuyeux et vide.

J'ai alors décidé de ranger dans un coin, sous le petit carnet, mon grand cahier noir. J'ai tout repris à zéro, j'ai fermé les yeux et j'ai essayé de me souvenir du voyage. C'est alors que ce qui valait réellement la peine d'être raconté m'est apparu avec une totale évidence. J'ai ouvert un nouveau document sur mon ordinateur, j'ai commencé à écrire et je me suis rendu compte que ma mémoire avait tressé comme une sorte de fil d'or, un fil d'Ariane qui me conduisit avec certitude, du premier au dernier jour de ce voyage, de la première à la dernière page de ce récit. Et je m'accrochais aux cartes épinglées en face de moi pour vérifier la véracité de tel ou tel souvenir. Libéré des notes déposées dans mes deux premiers cahiers, j'étais capable d'y revenir et d'y piocher ça et là quelques précisions, quelques éléments dont j'avais besoin pour donner plus de véracité au récit.

Voilà comment j'ai écrit ce livre.